

GIDE ET MES TRENTE ANS

par

Bernard METAYER, octobre 1987

J'ai pu, en son temps, écrire un "Gide et mes vingt ans" et il me vient aujourd'hui l'envie d'écrire un "Gide et mes trente ans". Dans le premier on pouvait lire mon amour pour l'oeuvre et le grand homme, avec pourtant quelques ruades (mes vingt ans étaient déjà passés). On pouvait y lire mes confessions quant à mes narcissiques larmes à la lecture d'*Amyntas*. Ces ruades sont devenues de véritables soubresauts. Valéry a écrit, je crois, qu'on ne pouvait détester que ce que l'on a véritablement aimé. C'est un peu ce que l'on trouve, je crois, dans les derniers cahiers de la Petite Dame: telle une douce colombe, elle crache vers la fin son venin. C'est ainsi que l'on veut tuer son père, non pas par faute d'amour, mais bien par excès. Aimer trop empêche l'existence de s'affirmer, de se dire, sinon et seulement à travers l'autre. C'est ainsi qu'il faut lire "Jette mon livre !"; mais une fois lu, une fois lue l'oeuvre et connu l'homme, cela n'est plus possible. Non pas l'enchantement, mais le maléfice, a opéré pour jamais. C'est en cela que Gide est pervers: quand il veut nous faire croire, en 1897, qu'il faut jeter son livre, c'est en prenant bien garde d'en écrire encore, trop persuadé de "l'importance de tout ce qu'il a encore à dire". Le profond narcissisme de Gide se transforme pour le lecteur en narcissisme "en abyme". Dans chaque miroir où je me mire, je vois les traits que Gide indélébilement y a tracés, dans chacune des lignes que j'écris, je sens ce que Gide y a façonné, et plus loin même, je dirai que dans toutes les composantes de ma personnalité, je ressens ce que Gide y a imprégné. Ce sont là des marques qui ne pourront plus jamais s'effacer, je le sais. Ce choix, ce choix terrible qu'il nous offre, est un leurre et un faux-fuyant, car dès qu'à lui on adhère (et c'est bien ce qu'il souhaite) on ne peut plus s'en défaire, et c'est bien ainsi que l'amour peut tuer. Ce qui trop chèrement entoure son fruit finit pas l'étouffer, et en tout cas le rend stérile.

Et la jalousie ? Parlera-t-on jamais assez de la jalousie ? Le juvénile amour ne peut que se traduire par un vain désir d'imitation, la jeunesse empêchant peut-être de voir là où la jalousie se terre, mais le début de la maturité montre comme un chancre l'imitation dès la gestation, d'où une jalousie plus forte encore, puisqu'avant même d'avoir pu écrire une ligne, la gestation se trouve déjà infectée. Gide est un grand homme, un grand écrivain, mais par sa théorie du choix me laisse désespéré, ou seul avec lui. On sait d'avance que toute tentative désormais ne pourra être qu'un avorton. C'est là, je crois, que réside le "mystère Gide", car n'est-il pas vrai qu'en chacun de nous il y a de l'amour et de la haine pour Gide ? Cela ne sera pas vrai pour Proust, par exemple, parce que je crois que le grand romancier a mis dans son oeuvre plus d'architecture que ne l'a fait Gide, et me semble d'ailleurs plus révélateur dans la littérature française et même européenne du XXème siècle. Mais Gide a donné plus volontiers dans la fine ciselure où chaque fois son identité se trouve révélée. Cette architecture qui bouleverse fait que nous admirons

Proust et pieusement nous nous inclinons, mais cette ciselure révèle tant, qui touche si profondément l'âme, comme aurait dit Gide, fait que non seulement nous nous inclinons respectueusement, mais en même temps et inévitablement, nous nous éprenons. Goûter et aimer Proust se passe de la dimension affective: l'amour pour Gide ne peut se concevoir que sur un mode passionnel et affectif.

J'aurais du mal à m'expliquer plus longtemps sur ce thème, et c'est pourtant là une de mes convictions les plus profondes, que cet amour ait pu prendre des proportions telles qu'inévitablement il vous pousse au crime, à moins de soi-même succomber.

TROIS JOURS A UZES, AVEC LES AMIS D'ANDRE GIDE

par

Henri HEINEMANN

Précieux voyage, favorisé en outre par le temps, que celui organisé par Mme de BONSTETTEN, du 7 au 10 mai, en la bonne ville d'Uzès, à l'intention d'un groupe de nos amis. Il faut dire qu'au-delà de l'intérêt immédiat que représente Uzès pour une meilleure connaissance des Gide et d'un lieu d'enfance cher au plus illustre d'entre eux, on ne peut qu'admirer la ville en soi, et se réjouir de la rénovation à laquelle on s'applique: Thierry Vincent, mieux que quiconque, sut, par de remarquables photographies projetées, en rendre témoignage au cours d'une soirée. De la Place aux herbes et sa fontaine ruisselante à la Tour fenestrelle, des rues étroites jouant avec ombre et soleil au Duché coiffé de tuiles vernissées, de la Collégiale joutant l'ancien Evêché à l'église Saint-Etienne si proche de chez les Charles Gide, que de sites inoubliables ! L'émotion est venue, un matin, de la visite de l'appartement de Mme Ollier, notre adhérente, ouvert à l'intention de nos amis, et qu'occupaient jadis les Tancrède Gide; une fameuse bille a immortalisé les lieux.

Mais, hors les murs, on n'oubliera ni la promenade dans le village en nid d'aigle protestant de Lussan, tout odorant d'herbe coupée et de bois brûlé, charmant avec son ancienne magnanerie, ni la découverte, au matin brumeux, de la Fontaine d'Eure où le jeune André venait rêver. L'excursion à l'Abbaye de Valbonne et, pour quelques-uns, l'accueil à la maison du chanoine Scornin où séjourna plusieurs mois Jean Racine, ont été fort appréciés aussi.

Point de séjour à Uzès sans une visite à la Bibliothèque André Gide où se trouvent notamment les livres et documents légués par l'organisatrice du voyage ces dernières années.

En vérité, ces lignes ne sauront rendre compte fidèlement ni de la gentillesse de nos hôtes, y compris la Municipalité qui prépara une fort belle réception à l'Hôtel de Ville, ni de la bonne chère ici ou là appréciée, ni de la grande sympathie que revêtirent les échanges au cours des promenades, des entretiens et des repas.